

Je ne le savais pas mais, ce dimanche-là, je montai pour la dernière fois sur la terrasse du 96 rue Rovigo. Je ployais sous la masse du linge que notre mère nous avait donné à étendre, ma soeur me suivait avec les draps à faire bouillir.

Ce jour-là fut également le dernier où je vis la mer d'aussi haut. Comme d'habitude, tout en jouant en experte de la pince à linge, je plongeai mon regard dans les eaux bleues de la baie d'Alger. Celles-ci n'avaient jamais été aussi calmes que depuis le début des événements et, cette année surtout, l'activité du port s'était réduite au strict minimum. Les sirènes des bateaux s'étaient tues, remplacées par les bruits d'explosion et de rafales de bazookas qui brisaient de leurs éclats la quiétude de la vieille ville. Le vent léger et tiède de ce 15 juin 1962 faisait danser doucement les draps entre lesquels Gisèle et moi nous enroulions en un jeu de cache-cache qui nous était coutumier. Elle avait treize ans, j'en avais quinze.

Maman nous rejoignit avec son *cabassette* rempli de gâteaux et nous nous installâmes à même le sol brûlant, tantôt causant, tantôt nous laissant aller à une douce somnolence. Les yeux fixés sur la Méditerranée, je songeais au lendemain avec une certaine exaltation. Il n'y aurait peut-être pas classe, la moitié des professeurs ne venait plus pour des motifs que je comprenais mal. Je rejoindrais Farida devant le collège Gambetta et nous partirions en promenade dans le quartier, rasant les murs pour nous cacher du voisinage. Si F█████ avait annoncé haut et fort la couleur à ses parents, qui la laissaient facilement sortir, je n'avais rien dit aux miens de l'absentéisme du corps professoral, de peur d'être condamnée à tourner en rond dans le rez-de-chaussée sombre où nous habitons. Je préférais jouer à la jeune fille avec ma meilleure amie. Nous nous blottissions sur les marches de l'école. De temps en temps, nous allions nous ravitailler en confiseries à la boulangerie voisine et nous les dégustions en discutant. Ces dernières semaines, nos conversations s'étaient faites plus graves. Nous ne savions plus de quoi notre avenir allait être fait.

Notre prise de conscience s'était déclenché quelques semaines auparavant, lorsque, sous la protection de mon père, nous étions parties nous inscrire à l'École Normale. La traversée d'Alger s'acheva en calvaire. La descente des tournants Rovigo s'était effectuée sans encombre, mais nous avons dû accélérer rue d'Isly et rue Michelet. L'OAS et le FLN faisaient feu à tout va, les uns visant les Français, les autres les Arabes. Ces rues, si animées autrefois, étaient quasiment désertes. Nous n'étions qu'à quelques mètres du tunnel des Facultés lorsque nous nous trouvâmes pris entre des tirs de snipers. Nous ne pûmes aller plus loin. Devant le danger, mon père décida de nous ramener à la maison.

Notre avenir se trouvait donc suspendu à l'issue du conflit. Nous abordions ce sujet avec un peu de fatalisme et beaucoup d'insouciance. Nous étions convaincues que la guerre se terminerait bien, par la réconciliation entre les deux peuples, chacun retournant ensuite à ses occupations. Nous parlions essentiellement de garçons. Farida, qui avait deux ans de plus que moi, avait déjà un amoureux et moi... Et moi j'en connaissais un qui me faisait les yeux doux.

Nous nous confiions les élans de nos cœurs et le trouble de nos sentiments, rassurée chacune de trouver dans l'autre un écho, une réponse.

Ses origines étaient mi-turque, mi-berbère, j'étais issue d'une lignée d'immigrés européens, mais nous étions toutes les deux Françaises et nous avions tant de choses en commun.

C'est ce à quoi je pensais, les yeux plongés sur la baie d'Alger, ce jour que je ne savais pas encore être le dernier.

Ce soir-là, Papa arriva plus tôt que d'habitude dans l'appartement, le visage grave, les sourcils froncés. Il entraîna ma mère à part et ils eurent un conciliabule agité. Puis il nous intima de nous préparer en nous livrant quelques détails. On avait réuni les gardiens de la prison de Barberousse, dont il faisait partie, dans la cour et annoncé l'évacuation des familles. Le bateau pour la France partirait demain à sept heures ; il faudrait nous rendre au plus tôt au port.

Ma mère se mit à rassembler fébrilement l'ensemble de nos biens, les casseroles d'un côté, le linge de l'autre. Papa calma ses ardeurs. Une seule valise par famille, c'était ce qu'on lui avait dit. Tout ce qui restait partirait dans un container plus tard, quand il nous rejoindrait.

J'eus un serrement de cœur en apprenant que nous devrions effectuer seules la traversée. Mais il était prévu que les gardiens forment leurs homologues algériens. Papa tenta de nous rassurer en nous affirmant qu'il n'en aurait que pour quelques jours.

Les préparatifs furent vite faits, nous ne dormîmes pas de la nuit. Papa avait commandé un taxi, qui passa nous prendre à 5h00. Je partis sans bagage, en serrant dans mes bras ma poupée Bernadette, le seul vestige qui me resterait de mon enfance ; d'Algérie, je ne ramènerai rien d'autre le souvenir amer d'une ville à feu et à sang, à la douceur définitivement altérée par l'odeur âcre des poubelles brûlées. Nous nous trouvâmes pris dans une foule énorme composée de fonctionnaires de l'Etat français dont toutes les familles des gardiens de prison. Certains ressortissants qui n'étaient pas conviés tentaient de s'insérer parmi les groupes compacts. On les repérait à leurs mains vides et

à leurs regards fuyants. Après de longues heures d'attente, nous fûmes entassées à fond de cale, comme du bétail, sans pouvoir jeter un dernier coup d'œil à la baie. Le trajet m'apparut comme une longue suffocation.

Cramponnée d'une main à Bernadette et de l'autre à Maman, je n'arrivais pas à dormir. J'éprouvais une angoisse terrible à l'idée de ce qui nous attendait en France et une peine indicible à l'idée d'être séparée de Farida, qui patienterait sans comprendre sur les marches de l'école dans ce que j'appelais encore «au pays» , bien qu'il ne dût plus jamais l'être.

Je suis née le [REDACTED], à la clinique des Orangers, sur les hauteurs d'Alger. La vue sur la Baie, me racontait ma mère, était à couper le souffle. Je suis née face à la mer, heureuse enfant d'un couple heureux de cordonniers, tous deux descendants d'immigrés. Mais qui n'était pas dans ce cas à Alger ? Au début du XXe siècle, le gouvernement français avait encouragé l'immigration pour peupler et faire fructifier sa colonie. Mes grands-parents répondirent à l'appel, la famille de mon père quittant les Baléares, celle de ma mère l'Espagne pour exercer leur artisanat dans un Alger en pleine expansion. À l'époque, les populations s'y mêlaient sans a priori, mais peu à peu, les Arabes s'isolèrent dans la Casbah, la vieille ville. Les Européens investirent la ville, les plus pauvres dans les hauteurs, les plus aisés dans les belles villas en bord de baie.

(...)